

A travers les légendes d'Olympie¹ XI

par Cléanthis Paleologos ©

Le pugiliste Carien Mélakomas

Avec la course et la lutte, le pugilat est l'une des plus anciennes formes de combat. En effet, les premiers hommes poursuivis par un ennemi, une bête sauvage, devaient fuir ou bien faire face au danger et, en corps à corps, utiliser leurs mains pour donner des coups, les éviter. Ainsi les poings sont-ils l'arme la plus naturelle pour mettre l'adversaire à mal et le pugilat aussi ancien que les mains de l'homme.

Cependant le premier pugilat, de l'issue duquel dépendait la vie ou la mort, diffère du combat où s'affrontent deux hommes sans aucune inimitié et simplement pour recevoir un prix ou pour l'honneur.

Nous trouvons pour la première fois mention de ces affrontements dans l'épopée homérique, lorsque le héros Achille décide d'honorer de la sorte la mémoire de son ami Patrocle. Citons encore les combats qui eurent lieu dans l'île des Phéaciens où la mer avait rejeté Ulysse et ses compagnons. Un autre combat mythologique est celui qui vit Apollon tuer Phorvas, un prince, pugiliste d'une telle valeur qu'il se vanta de pouvoir se mesurer avec les dieux. Apollon se présenta à lui, engagea la lutte et le tua.

Le pugilat figura pour la première fois à Olympie aux 23es Jeux, en 688 avant J.-

C. Onomatos de Smyrne remporta la victoire et l'on prétend que ce fut lui qui édicta les règles du pugilat.

Pollux, héros de l'expédition des Argonautes² démontra le premier, semble-t-il, la valeur de l'art pugilistique. Il se trouva forcé d'affronter un pugiliste d'une force extraordinaire; l'épisode, tel que notre mythologie le conte, est trop beau pour que nous le passions sous silence.

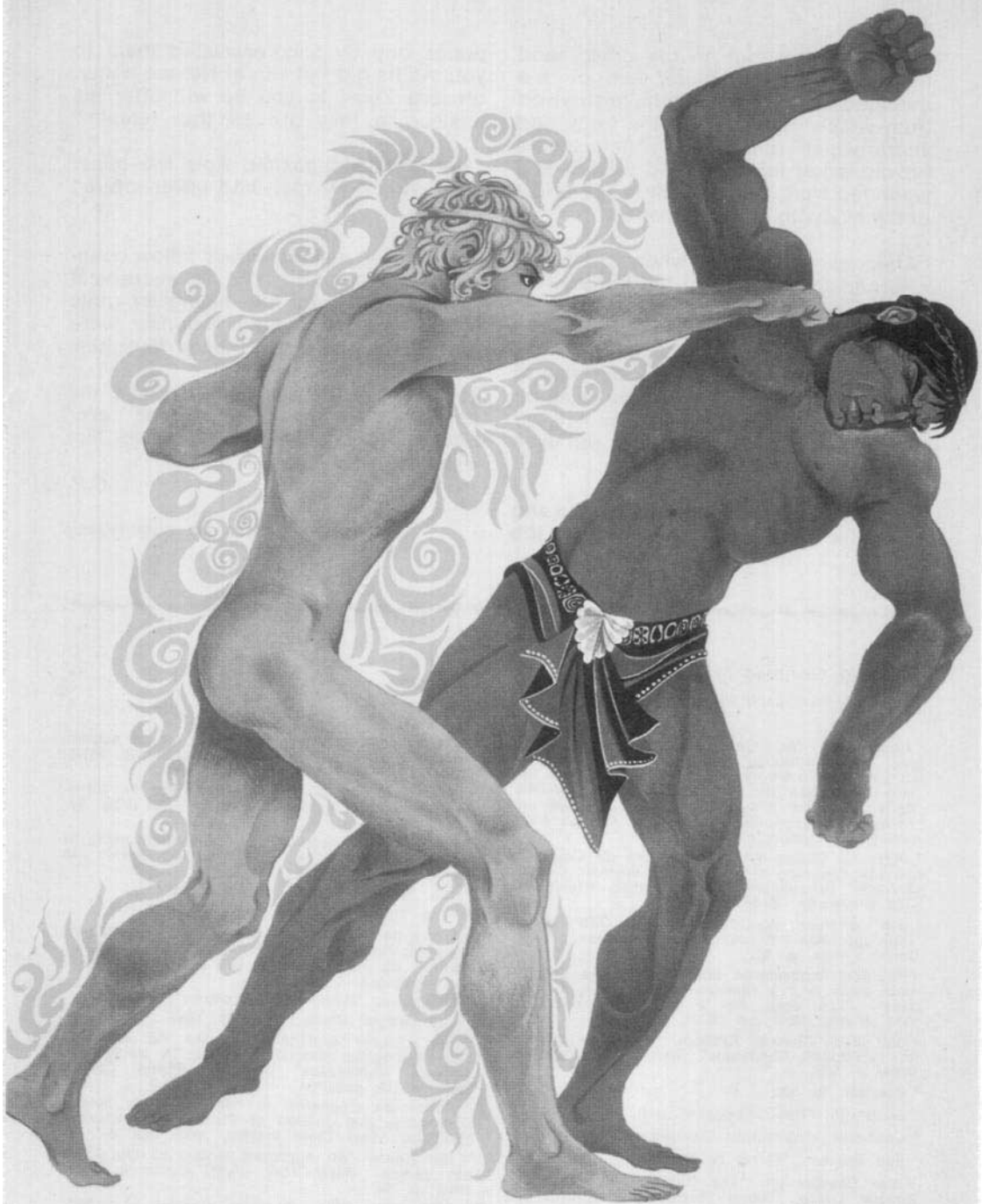
Le voici.

Amycos était le fils de Poseidon et de la nymphe Melias; il régnait sur les Bébryces de Bithynie, en Asie Mineure. C'était un pugiliste cruel et grossier mais très fort et on le considérait comme invincible. On disait qu'il était l'inventeur des lanières avec lesquelles les combattants entouraient leurs mains jusqu'au poignet pour les rendre rigides et porter des coups plus durs.

D'après Théocrite, lorsque les héros de l'expédition des Argonautes furent jetés sur le rivage du pays d'Amicos, ils trouvèrent le géant dans la forêt, revêtu d'une peau de lion, et assis près d'une source fraîche. Ils voulurent boire et remplir leurs jarres pour les ramener au bateau, mais cet homme sauvage les en empêcha et leur déclara qu'ils pourraient prendre de l'eau à la condition que l'un d'entre eux acceptât de se mesurer à lui en un combat de pugilat. C'était son habitude, et il provoquait ainsi tout étranger arrivant dans son pays. Alors Pollux s'avança du milieu des Argonautes, releva le défi et exigea que tous ses compagnons d'armes et les sujets d'Amicos assistent au combat. Ils se mirent d'accord pour que

¹ Voir « Revue Olympique » depuis le No 64-65.

² Pollux, fils du roi de Sparte Tyndarée, était le frère jumeau de Castor; sa sœur Hélène, l'épouse de Ménélas, fut à l'origine de la guerre de Troie qui dura dix ans. Castor était aussi le frère de Clytemnestre, l'épouse au destin tragique d'Agamémnon.



le vaincu fût alors à la disposition absolue du vainqueur.

Le jeune Pollux, plein d'agilité et d'adresse, éclatant de force, se tenait devant ce géant grossier qui ressemblait à Typhon¹. La lutte fut des plus terribles mais en définitive Pollux l'emporta grâce à sa science et à sa souplesse. Les coups d'Amycos n'atteignaient que le vide; miraculeusement, le jeune homme les esquivait et les renvoyait à l'endroit où le géant, peu mobile, ne les attendait pas, à la tête, au menton, sur le corps. Ceci prouvait, une fois encore, que la force n'est pas un garant de victoire. La technique, si l'intelligence est là pour la guider et doubler son efficacité, l'emporte le plus souvent. Pollux eut garde de ne pas négliger ce point. Dès que le Barbare recevait un coup il portait immédiatement la main à l'endroit touché — et douloureux — et ne regardait plus son adversaire en face. Au même moment, l'intelligent Pollux lui portait, de l'autre main, un coup encore plus fort au point sans défense. Amycos gémissait, hale-tait, il n'arrivait pas à reprendre son souffle, il devenait furieux et plus il enrageait, plus il perdait la maîtrise de ses mouvements et échouait dans ses attaques. Jusqu'au moment où ne pouvant plus tenir sur ses pieds, il chancela, trébucha, roula, s'agenouilla un instant à bout de forces, tandis que son peuple l'entourait pour le protéger.

Pollux ne le tua pas, il laissa le géant Amycos en vie, il le ramena chez son père Poseidon, le roi de la mer, pour lui faire jurer qu'à l'avenir il n'importunerait plus les hommes et ne provoquerait plus personne au pugilat. Dans les "Histoires" de Ptolémée, on peut lire au chapitre III: « Sur le tombeau d'Amycos on avait planté un laurier rose et ceux qui en mangeaient devenaient des grands pugilistes. Autodoros qui en avait mangé remporta treize victoires; le dioscure thébain fut

vaincu à son quatorzième combat parce que, dit-on, Amycos fut vainqueur de l'un des dioscures".

De cet épisode, l'un des plus caractéristiques de la légendaire expédition des Argonautes, il ressort que les Grecs considéraient Pollux comme l'inventeur et le maître de l'art pugilistique, parce que, sans être préparé à l'assaut des forces gigantesques de son adversaire, il réussit à le vaincre grâce à une tactique qui consista non seulement à éviter les coups, mais à porter les mêmes coups, avec précision, en des endroits sensibles et non protégés du corps. C'est pourquoi Homère qualifie Pollux de « habile-au-pugilat » et de « très-grand » parce que face à un adversaire d'une force incommensurable il utilisa opportunément sa science autant pour l'attaque que pour la défense.

Olympie — tout comme Delphes, Némée et les Jeux de l'Isthme — a donné, mille ans durant, de célèbres pugilistes dont la gloire s'est perpétuée grâce à la protection de Zeus-porteur-de-foudre et d'Apollon-à-la-chevelure dorée.

La victoire athlétique à cette époque avait une valeur incomparable parce qu'elle incarnait la vertu et la sagesse les plus hautes. Les dieux étaient les protecteurs des Jeux et c'est d'eux que les athlètes recevaient, avec les dons psychologiques, les qualités requises pour ces compétitions. La gloire, ambitionnée par les hommes, les adolescents et les enfants, était précieuse car ils savaient qu'avec les couronnes d'olivier sauvage, ils obtiendraient la bénédiction des dieux.

Nous avons vu le plus fameux de tous les pugilistes de l'antiquité, Diagoras de Rhodes, nous avons parlé de ses enfants et ses petits-enfants, tous olympioniques glorieux. Nous avons vu le célèbre Glaukos de Karystos dont les compatriotes disaient qu'il était le fils d'un dieu de la mer. L'histoire a évoqué pour nous le jeune Moschos, de

¹ Un des géants à dix têtes d'ogre crachant du feu. Zeus le décapita et le précipita dans le Tartare.

Colophon, en Asie Mineure. Enfant, il participa aux quatre Jeux Sacrés en pugilat, il gagna quatre couronnes et fut proclamé « *periodonikis* »¹. On a retenu le nom de Cléoxène, d'Alexandrie qui devint non seulement *periodonikis* en pugilat, mais participa à tous les Jeux sans être blessé. L'histoire nous conte les aventures d'un jeune homme de Samos, Pythagore. Il alla à Olympie pour combattre dans la catégorie des enfants, mais les Hellanodices l'éliminèrent de cette catégorie et la foule se moqua de lui, le traitant d'effeminé. Alors il continua dans la catégorie hommes et défit tous ses adversaires².

Le cas très rare d'un jeune homme pugiliste nous est encore rapporté par Pausanias; il s'agit d'Hippomachos d'Elis qui avait combattu à Olympie et fut proclamé vainqueur au pugilat pour enfants, « sans présenter la plus petite blessure ni la moindre marque de coup sur le corps »³. C'était un enfant élancé, de proportions élégantes et d'une grande noblesse d'expression.

Pendant, d'après les écrivains antiques un athlète surprenant soulevait l'admiration: le pugiliste Mélakomas de Carie, Asie Mineure, qui, comme le rapporte Dion Chrysostome, gagna très souvent sans être frappé une seule fois par son adversaire. « C'est, dit cet écrivain, une chose étonnante pour un lutteur que de rester intact, sans blessure. Il est connu, en effet, que les pugilistes ont les narines élargies à cause des fractures du nez, les oreilles déformées, aplaties, et le visage tout marqué par les combats précédents, tandis que Mélakomas « est en bonne santé, intact comme l'est un coureur ».

Tant qu'il n'existait pas de règles de combat pour assurer la sécurité des athlètes, pour protéger leur vie et interdire les coups dangereux, les spectateurs préféraient la lutte pure

remportée avec un certain art, grâce au courage loyal et non à l'aide de coups dangereux portés sournoisement. Ils savaient que les athlètes convoitaient la victoire et ils exigeaient de celui qu'ils soutenaient qu'il fît plier son adversaire tout en démontrant lui-même sa force d'âme, sa vigueur corporelle et sa résistance aux coups. Ils n'avaient pas envie de voir l'adversaire recevoir une blessure inutile. C'est pourquoi ils appréciaient doublement une victoire remportée par la technique, grâce au courage et sans occasionner de dommages corporels. On considérait Diagoras comme le pugiliste le plus remarquable de Grèce parce qu'il était un « combattant loyal », c'est-à-dire qu'il ne se retournait pas, qu'il ne se baissait pas, n'évitait pas ses adversaires mais les attaquait de front.

Mélakomas possédait une technique pugilistique incomparable, sa façon de combattre enthousiasmait les spectateurs. Ses gestes étaient dégagés, aériens, sans affectation. Il ne bougeait les mains que pour parer aux attaques de son adversaire, il évitait les plus rudes, les plus puissantes uniquement par ses parades. Durant tout le combat il se comportait avec une sorte de grâce et d'harmonie sévère. Mélakomas luttait avec la légèreté de la perfection. Chaque adversaire opposé à lui tremblait, s'énervait, perdait la maîtrise de ses gestes et, à la fin, écumait presque avant d'accepter, épuisé, sa défaite, certain de se donner une peine inutile s'il continuait puisqu'il ne parviendrait jamais à toucher Mélakomas. Dion Chrysostome prétend que seuls les athlètes nerveux — et les impatientes — frappent avec désespoir parce qu'ils ont hâte de terminer le combat pour échapper à cette torture. Il écrit encore: « Mélakomas pouvait, deux jours durant, tenir ses deux mains tendues en avant — comme le font les pugilistes pour protéger leur corps et leur visage — sans que personne ne le vît changer de position ou se reposer ». Les éloges consacrés à Mélakomas et

¹ Titre accordé aux athlètes qui étaient vainqueurs à Olympie, Némée, Delphes et aux Jeux Isthmiques.

² 48es Jeux Olympiques - 588.

³ Pausanias VI, 12-6.

à son talent pugilistique sont justifiés si l'on remarque combien dures étaient les satires accueillant les malheureux vaincus qui regagnaient leur patrie, couverts de blessures. Autant les anciens savaient reconnaître et honorer les bons athlètes, les combattants loyaux et les vainqueurs célèbres, autant ils se moquaient de ceux qui avaient échoué, les raillaient féroce-ment, leur décochaient de cruelles plaisanteries. Des épigrammes sont parvenues jusqu'à nous montrant combien l'ironie se faisait mordante et quelle dérision s'attachait aux pugilistes malchanceux qui revenaient vaincus et blessés d'Olympie.

En voici quelques-uns caractéristiques :

« Quand, au bout de vingt ans, Ulysse rentra dans sa patrie, son chien, Argos, le reconnut dès qu'il le vit.

Et toi, Stratophore, qui as combattu quatre heures tu es inconnu non seulement des chiens mais de ta propre ville. Si tu consentais à regarder ton visage dans un miroir tu t'écrierais : « Je ne

suis pas Stratophore » et tu le jurerais, même! »

« Son crâne a été éparpillé à Olympie et quand il eut rassemblé les petits os un à un, le pugiliste Aulos te les a consacrés. Comme il ne l'a pas remporté non plus à Némée, ô vénéré Zeus, il t'offrira un sacrifice avec ses astragales, c'est tout ce qu'il reste de lui. »

« Ses camarades ont déposé ici le pugiliste Apis; le malheureux, il n'a jamais blessé quiconque! »

Des moqueries de ce genre étaient décochées par leurs compatriotes, aux athlètes malchanceux qui se cachaient alors assez de temps pour permettre à leurs blessures de se cicatriser et pour oublier les leçons.

Mélakomas de Carie, lui qui ne fut jamais blessé, ne vit pas sa gloire se ternir parce que les Dieux avaient largement étendu leur protection sur lui.

C.P.
(A suivre)

Traductrice: Catherine Lerouvre
